

# Les plaisirs de l'amoralisme Pour une compréhension de l'hédonisme lamettrien

Olivier Côté\*

## Résumé

*Il va de soi, de nos jours, de qualifier de matérialisme psychophysique la conception de l'être humain organisé que présente Julien Offray de La Mettrie. Cependant, dès qu'il s'agit de comprendre et d'expliquer la spécificité des conséquences fondamentalement amORAles qu'il en tire, le problème se corse soudain pour les commentateurs. Le médecin philosophe délire-t-il, ou ne pousse-t-il pas le matérialisme des Lumières jusqu'à ses inévitables conséquences logiques ? Le problème, ainsi posé, semble voué au sort de l'indécision. Afin de mieux comprendre comment La Mettrie passe du domaine biophysique à celui de l'amoralisme, il nous faudra admettre l'importance fondamentale de ce qu'il conviendrait d'appeler l'hédonisme lamettrien, véritable fil d'Ariane dans l'œuvre du médecin malouin.*

## 1 Un philosophe thérapeute des Lumières

Julien Offray de La Mettrie est surtout reconnu pour avoir écrit son *Traité de l'Âme* et son *Homme-Machine*, deux œuvres qui furent condamnées à l'autodafé public, tandis que leur auteur se trouva forcé de quitter en exil et sa famille, et les villes qu'il habitait alors, je veux bien sûr parler de Paris (1746) et de Leyde (1747). Mais

---

\* Étudiant à la maîtrise en philosophie, Université de Montréal.

sa pensée ne s'arrêta pas là où les autorités ecclésiastiques et gouvernementales tentèrent de l'y fixer ; et sans trop d'avertissement ni de publicité, d'autres livres furent composés de sa main, en particulier deux d'entre eux consacrés spécialement aux plaisirs, c'est-à-dire *L'Art de Jouir* et *La Volupté*. Un autre petit scandale littéraire en soi, l'un de ses derniers ouvrages mais non le moindre, le fameux *Discours sur le Bonheur*, se consacra quant à lui à redéfinir les fondements présumés de toute morale. Alors que les deux premiers visent, semble-t-il, à mettre à jour un fait humain fondamental, ce qu'à proprement parler La Mettrie nomme la « passion d'aimer » ou la « loi du plaisir », le *Discours* remet en question la possibilité même de modeler et d'orienter *moralement* le comportement des hommes. Je vais donc tenter de démontrer dans quelle mesure il y a continuité conceptuelle entre ces œuvres, et pour ce faire il nous faudra comprendre en quoi la portée des plaisirs se trouve étroitement liée aux conséquences amORALES que l'on peut en tirer sur le plan social et politique.

En plus des trois ouvrages cités, certains passages du *Système d'Épicure* démontrent hors de tout doute que pour le médecin philosophe, l'importance biophysique des plaisirs et de la volupté sur le fonctionnement général de la machine humaine est primordiale, en ceci qu'ils déterminent pour ainsi dire la nature même des désirs, des idées et des habitudes de vie de tous les individus organisés. C'est pourquoi le bio-mécanisme matérialiste en tant que tel sera ou bien abordé indirectement, ou alors tout simplement mis en sourdine, puisque nous le prenons pour acquis depuis le traité de *L'Homme-Machine*. Avec la question des plaisirs et de l'amoralisme, nous plongeons de toute façon à la racine des ressorts secrets de l'organisation biophysique et idéo-mentale de l'homme-machine, de l'animal plus que machine, de l'homme pas plus que machine, de l'homme plus que machine et que sais-je encore, car chez La Mettrie, tout est peut-être pêle-mêle, mais tout se frôle aussi à sa façon dans un méli-mélo auquel l'auteur semble avoir pris un grand plaisir.

Mais pourquoi investiguer, plus particulièrement, le rôle qu'occupent la volupté et les plaisirs chez un Malouin aussi hué par la

foule que raillé par ses collègues médecins et philosophes ? Tout simplement parce que La Mettrie a fait de l'être érotico-voluptueux la plus profonde instance de l'existence humaine. Le cœur de l'homme-machine, sa force motrice dynamique<sup>1</sup>, sa chaleur propre, ses fluides vitaux en mouvement, sa spontanéité fonctionnelle, du moment enfin que cette partie la plus vivante du corps humain s'est ouverte à la volupté, alors à tout moment toute chose ravit les sens d'un voluptueux, ou comme l'écrit La Mettrie en poète de l'euphorie, « chaque beauté l'extasie, chaque être inanimé lui parle et le remue, chaque partie de la Création le remplit de volupté<sup>2</sup> ». Le monde sensible et naturel correspond ainsi à une (possible) expérience euphorico-sexuelle, que ceux et celles d'entre l'humanité qui s'exposent à l'état d'esprit et de corps de la volupté ont la potentialité expérientielle de réaliser. Et la sexualité, pour en parler plus ouvertement, est rangée, surtout dans *L'Art de Jouir* et *La Volupté*, parmi les faits les plus prenants du règne végétal et animal, ce qui explique peut-être pourquoi souvent La Mettrie la qualifie carrément de *divine*<sup>3</sup>, ce qui n'est pas, sous sa plume de libre-penseur, religieux pour l'âme dévote, mais bien plutôt délicieux pour les sens qui s'en griseront. Je veux tenter de comprendre en quoi, précisément, ces plaisirs et ces expériences euphorisantes d'une part fondent l'arrière-plan de toute l'existence humaine, et d'autre part pourquoi elles forcent La Mettrie à relativiser la signification et l'efficacité d'une approche éthico-moralisante de la réalité humaine qui s'organise en société.

---

<sup>1</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « L'Homme-Machine », dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Coda, 2004, p. 72 : « Si l'on me demande à présent quel est le siège de cette force innée dans nos corps, je réponds qu'elle réside très clairement [...] dans la substance propre des parties, abstraction faite des veines, des artères, des nerfs, en un mot de l'organisation de tout le corps ; et que par conséquent chaque partie contient en soi des ressorts plus ou moins vifs, selon le besoin qu'elles en avaient. »

<sup>2</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « La Volupté », dans *Œuvres philosophiques*, p. 284.

<sup>3</sup> Voir Marian SKRZYPEK, « La Mettrie et la religion du médecin », dans *Corpus*, n° 5/6, 1987, p. 68-75, où une analyse pertinente de la problématique des liens entre érotisme et religion chez La Mettrie est présentée.

## 2 Naturalisme érotico-philosophique, ou la Vénus métaphysique mise à nu

Pour commencer, tâchons de bien comprendre le principe d'investigation lamettrien par excellence, quand l'objet de ses études est la machine fonctionnelle humaine : l'âme et le corps ne sont en réalité qu'une seule entité psychophysique dynamo-sensible et de nature essentiellement matérielle<sup>4</sup>. L'individu fonctionne comme un tout, en ceci que sa pensée, ses émotions, ses sensations et ses perceptions se fondent dans son corps et vice versa. Depuis le *Traité de l'Âme* et *L'Homme-Machine*, c'est son affirmation la plus catégorique. Plus tard, il est donc très conséquent de retrouver La Mettrie enseignant que seule la physique peut potentiellement conduire à une exploration et des plaisirs et du bonheur de l'homme, car tout ce qu'il y a d'observable et de constatable en lui se rapporte nécessairement à son organisation biophysique elle-même. Or le sentiment inné du bien-être dont l'homme-machine bénéficie, c'est le plaisir<sup>5</sup>, le bien-être au sens de bien se sentir, d'user à complet escient de tous ses sens, de ses sensations internes, de ses perceptions externes, de ses sentiments, des impressions qui nous enveloppent en tout temps, partout où nous allons, à la marche comme en avion. *L'homme*, c'est tout cela, et son bonheur s'y trouve aussi, en lui-même et par lui-même.

*L'Art de Jouir* et *La Volupté* sont à cet égard de véritables hommages au pur plaisir de vivre ouvertement dans le merveilleux chaotisme de l'existence, si bien qu'à côté des nombreux récits d'amour mettant en scène tantôt un lesbianisme affranchi, tantôt l'expérience érotique entre enfants, tantôt le désir ardent d'amants qui s'adorent non sans douce frénésie passionnelle, nous trouvons

---

<sup>4</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Traité de l'Âme », dans *Œuvres philosophiques*, p. 163 : « Point de sens, point d'idées. Moins on a de sens, moins on a d'idées. Peu d'éducation, peu d'idées. Point de sensations reçues, point d'idées. [...] Donc l'âme dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, croît, décroît ».

<sup>5</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Discours sur le Bonheur », dans *Œuvres philosophiques*, p. 297.

aussi des passages plus foncièrement philosophiques, dans lesquels les modalités sensorielles de la perception sont définies comme étant, à la base et primitivement, des réceptacles de plaisir<sup>6</sup>. Mais comment se forme donc l'expérience vivante réceptive des plaisirs, et quel en est le point de départ ? Eh bien, lorsque La Mettrie retrace les premiers pas de l'enfance et de sa sexualité comme si elles n'allaient jamais l'une sans l'autre, il entend pour ainsi dire que le développement sensoriel et machino-fonctionnel de l'enfant se fait, le plus naturellement et le plus spontanément possibles, à l'intérieur même de son expressivité sexuelle grandissante. Autrement dit, plus l'enfant s'ouvre à sa sexualité, et plus il apprend à être ce qu'il est. L'érotisme, en un certain sens, représente l'exercice primitif par excellence et le plus naturel des espèces végétales et animales vivantes. Cette observation, La Mettrie la retrace partout où son attention de physicien le porte au gré des spectacles naturels : « [...] enivrez-vous d'amour comme les prés s'enivrent de leurs ruisseaux [...] voyez ces oiseaux ; à peine éclos, leurs ailes les portent à l'amour [...] les fleurs mêmes se marient ; chaque chose est occupée à se reproduire<sup>7</sup> ». L'humanité, via son érotisme, participe donc de quelque chose de fonctionnellement universel, ce qu'elle partage avec toutes les autres espèces naturelles de la vie terrestre. Selon La Mettrie, « le plaisir est de l'essence de l'homme, et de l'ordre de l'univers<sup>8</sup> », justement parce que toute la Nature agit, se renouvelle et s'engendre par les fonctionnements sexués de la vie organique et sensitive des corps organisés.

Or si les enfants, et donc l'espèce humaine à son plus jeune âge, répondent déjà aux appels érotiques et érotisants de leur machine en mouvement, ils ne font de la sorte que suivre le jeu de la Nature, d'où il faut conclure que la sexualité infantile est d'origine physico-biologique et naturelle. Ici des animaux et des oiseaux qui s'amuse et se donnent du plaisir inciteront l'enfance au désir de l'autre, tandis que plus loin le jeu, le rire et l'innocente intimité sensuelle que

---

<sup>6</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « La Volupté », dans *Œuvres philosophiques*, p. 277.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 282.

ce jeune garçon et cette jeune fille se donnent réciproquement les fera s'enlacer et se caresser dans un plaisir fascinant et envoûtant. La Mettrie semble le prendre pour un fait incontestable, carrément « donné » par l'expérience et l'observation : la sexualité des enfants existe et a toujours existé, et cela va de soi pour lui, quoi qu'en pensèrent certains moralistes ou éducateurs qui lui étaient contemporains. Le texte de *La Volupté* rappelle qu'il existe d'ailleurs à ce sujet des préjugés pernicious et tenaces<sup>9</sup>, lesquels forcent la honte et les remords chez l'enfant comme chez l'adulte, là où naturellement seul un chatouillement nerveux des sens existait à l'origine. Nous reviendrons de façon plus exhaustive à la cinquième partie du présent travail sur les influences que la morale sociale exerce contre le vécu humain des plaisirs. Pour le moment, l'on comprend mieux quelle érotico-philosophie naturaliste le discours de La Mettrie sous-entend ; tentons tout de même de l'explorer encore sous d'autres de ses aspects.

Qui dit érotisme suppose organiquement la perception sensorielle, et les sens, au jour le jour, perçoivent adéquatement en fonction de leur transformation effective des expressions du monde extérieur en impressions plaisantes vécues. *L'eros*, ici, sera autant la contemplation philosophique d'une fleur que les caresses de la femme qu'on aime. Le monde, pour le philosophe, constitue un immense joyau d'expériences allant du plus petit des plaisirs jusqu'à la volupté euphorisante. Je ne peux savoir si La Mettrie a trouvé dans ses expériences psychédéliques<sup>10</sup> de l'opium<sup>11</sup> sa définition du bon-

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>10</sup> *Psyche-delos*, du Grec, signifie « révélateur de l'âme », qui ouvre l'âme, qui met en expansion la perception et l'auto-perception de l'âme. La Mettrie associe constamment l'âme au fonctionnement organique des sens, à ces esprits animaux, à cet heureux équilibre des fluides et des solides, tout en affirmant que l'expérience du plaisir en est une d'expansion sensorielle, donc d'expansion des fonctions animées. Étymologiquement, sa description de la fonction expansive du plaisir pour les sens est de ce fait précisément *psychédélique*.

<sup>11</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « L'Homme-Machine », dans *Œuvres philosophiques*, p. 49 : « Ce remède [l'opium] enivre, ainsi que le vin, le café, chacun à sa manière et suivant sa dose. Il rend l'homme heureux, dans un état qui semblerait devoir être

heur, ou enfin dans quelque autre mélange chimico-médical auquel il ait pu, en sa qualité de médecin, avoir accès. Cependant, notons au passage que beaucoup des formules qu'il invente, afin de nommer les sensations et sentiments du plaisir, pourraient aujourd'hui être affirmées par une personne qui se trouve en train de vivre l'expérience de la MDMA<sup>12</sup>, pour ne donner qu'un exemple contemporain environ équivalent. Comme l'écrit Skrzypek, chez La Mettrie, souvent « l'extase érotique est comparée également avec des états narcotiques<sup>13</sup> ». Ceci étant dit, le point de départ du *Discours sur le Bonheur* semble s'enraciner dans cette définition sensori-hédoniste du bonheur, car tout au long de sa démonstration, La Mettrie prendra pour acquis le fait humain de chercher en toute expérience un plaisir, peu importe, au fond, par quel moyen l'on tâchera de vivre ce pour quoi notre machine a été faite. Avant de se lancer tête première dans le développement spécifique au *Discours*, nous allons plutôt approfondir ce que celui-ci présuppose, je veux parler du monde souterrain des passions, des désirs, de la fougue érotique et de l'enchantement des sens.

### 3 De la volupté bio-sensorielle, ou l'essence organique de la vie heureuse

Fidèle à lui-même et à son sens médical de physicien, La Mettrie tente bien sûr de pousser à l'extrême sa définition de la *sensation physiologique* propre à la volupté, selon son principe d'enquête habituel lorsqu'il s'agit de parler des plaisirs - en la définissant telle que lui-même semble l'avoir vécue. Toujours avec des images de fluidité tranquille ou de flottement de l'âme rendue légère comme l'air et se promenant d'une euphorie délicieuse à l'autre, il remarque que la volupté ne se vit pas pendant l'ardeur des plaisirs sexuels ou dans la

---

le tombeau du sentiment, comme il est l'image de la mort. Quelle douce léthargie ! L'âme n'en voudrait jamais sortir. »

<sup>12</sup> 3,4-méthylène-dioxy-méthylamphétamine ou plus communément appelée sous le nom d'*Ecstasy*.

<sup>13</sup> Marian SKRZYPEK, *op. cit.*, p. 70.

perception extrême du plaisir en tant que telle, alors que l'homme, devenu fou de ses sens, s'enivre de plus en plus de ce qu'il perçoit et vit<sup>14</sup>. La volupté, plus profonde encore, vient à l'être qui, ayant goûté son plaisir avec toute la force dont il était capable, se repose maintenant au cœur de ce qu'il est, profondément recueilli en lui-même<sup>15</sup>. Sa machine reposée est alors parcourue des vagues flottantes d'un bonheur essentiellement composé d'amour chaud et de joie vaporeuse qui le font se sentir en expansion. Entre les plaisirs et la volupté, l'écart par conséquent n'est pas dans la quantité de force érotique en jeu, mais dans une qualité perceptuelle supérieure où le voluptueux s'aventure en explorant les potentialités cachées de sa vie bio-sensible plaisante. Plus vous avez senti intensément le plaisir, et plus votre machine ralentit et s'ouvre au rythme vital de la volupté.

Nous nous expliquons mieux cette nécessité de composer un art de jouir, un manuel de la vie heureuse, une version littéraire des sentiments et des sensations de l'*eros* en acte, œuvres que La Mettrie prenait assez au sérieux pour avoir constamment voulu les insérer parmi ses *Cœuvres philosophiques* comme des traités à part entière. « Esprits mobiles et déliés qui circulez librement dans mes veines, portez dans mes écrits cette ravissante volupté que vous faites sans cesse voler dans mon cœur<sup>16</sup> », écrit-il, ici aussi, comme ailleurs, en train de poser l'équation de la libre circulation des esprits ou fluides animaux avec la sensation de bien-être et de doux ravissement qu'induit la volupté. À cet égard, rappelons ici brièvement que selon le Malouin, « toutes les passions s'éclipsent par la passion d'aimer », car celle-ci « leur commande en reine<sup>17</sup> ». Qu'est-ce qu'était donc la « passion d'aimer » chez ce médecin philosophe des Lumières ? Plus les textes de *L'Art de Jouir* et de *La Volupté* se précisent et progressent,

---

<sup>14</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « La Volupté », dans *Cœuvres philosophiques*, p. 276.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 279 : « Si les cœurs qui sont pénétrés de cette divine façon de sentir sont parfaitement heureux, que je plains ceux à qui des organes peu délicats ne permettent pas de connaître cette espèce de métaphysique de la tendresse et de nos sentiments les plus déliés ! »

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 278.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 290.



et plus l'importance des liens puissants entre l'érotisme pulsionnel du corps vivant d'une part, et l'imagination d'autre part, s'accroît explicitement jusqu'à devenir le sujet central de ces deux ouvrages. Le corps et l'âme – quand la passion d'aimer prend le contrôle – se rencontrent pour ainsi dire tout juste à la fine croisée du plaisir organique et de l'imaginaire fantasmatique, de sorte que de cette rencontre jaillit parfois l'expansion psychédélique et voluptueuse des perceptions sensibles.

Mais en quoi, au-delà du simple constat, si l'on questionne plus en profondeur la pensée hédoniste lamettrienne, peut-on affirmer que la passion d'aimer, c'est-à-dire la pulsion sexuelle, l'ardent et fougueux besoin d'aimer et d'être aimé intimement, en quoi donc ce désir érotique dont l'imagination bouillonne commande à toutes les autres passions de l'âme, même la haine, la tristesse, la peur, le courage, *et cetera* ? La Mettrie évoque encore une fois l'observation physique de la Nature afin de répondre à cette question, et il nous invite à admettre une loi « qui a moins été donnée à l'homme qu'elle n'est née avec lui, loi intime, aussi ancienne que le monde<sup>18</sup> », laquelle explique pourquoi tant les hommes et les animaux que les végétaux sont soumis à une croissance constante et à une multiplication perpétuelle d'elles-mêmes en tant qu'espèces naturelles. Cette loi expliquerait aussi la puissance qu'exerce le désir sexuel sur l'équilibre biopsychique des individus, ce que la simple observation permet de constater chez toutes les espèces animales dont la reproduction dépend de la rencontre sexuée entre deux de leurs êtres qui s'attirent jusqu'à s'accoupler amoureuxment.

À y regarder de plus près, « la faim, la soif, le sommeil, l'imagination, tous les appétits, toutes les passions, tous les sens, tant internes qu'externes, et en un mot tous les mouvements de notre machine conduisent à l'amour<sup>19</sup> », l'amour compris ici en son double sens complémentaire psychologique *et* somatique que la passion d'aimer implique. Le sommeil repose et redonne les forces nécessaires à

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 291.

l'amour ; la faim et la soif comblées donnent du plaisir et permettent à la machine rechargée de se concentrer sur les plaisirs de l'amour ; l'imagination vient épicer le plaisir amoureux de ses fantasmes et de ses désirs parfois les plus excentriques ; les cinq sens en percevant la beauté sont gros de plaisirs et donnent à l'imagination son matériel d'amour - et ainsi de suite. Tout le reste, dit La Mettrie, à savoir toutes ces autres actions entreprises et toutes ces décisions prises le long de notre vie (on peut penser à la vie en société), ne sont qu'autant de « distractions nécessaires<sup>20</sup> », car l'existence est un théâtre où toutes les machines humaines se voient accorder un rôle précis et borné qu'elles jouent volontiers jusqu'à la mort<sup>21</sup>. À cet égard, une machine joue parfois si bien son rôle qu'elle est même prête à aller tuer et mourir à la guerre pour son gouvernement !

#### 4 Du sixième sens, ou le caractère involontaire/fonctionnel du vécu perceptuel humain

Pour l'observateur naturaliste et physicien, l'essentiel de l'humain, voire de la vie en général, consiste en sa reproduction spécifique dans le temps par copulation érotico-sexuée, plus précisément via les plaisirs les plus intenses que les hommes, femmes et enfants peuvent potentiellement retirer de cette activité, si du moins ils y investissent suffisamment de leur sensibilité et de leur imagination. Une preuve expérimentale de ce qu'il avance, La Mettrie la trouve parfois dans le fait que toutes les parties du corps humain, du moins celles que la peau extérieure donne à percevoir et à toucher, sont sensibles au plaisir<sup>22</sup>. De la tête aux pieds, la machine peut sentir plaisamment,

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 293.

<sup>21</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « La Machine terrassée », dans *Œuvres philosophiques*, p. 344, où l'on trouve écrit, au sujet de la machine humaine, qu'on « la monte, et elle joue son rôle jusqu'à tomber dans le trou, puisqu'elle se conforme à ses règles ».

<sup>22</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « La Volupté », dans *Œuvres philosophiques*, p. 293-294 : les hommes « n'ont pas un seul point dans tout leur corps qui ne soit sensible au plaisir, comme pour les exciter dans leur indifférence léthargique et leur montrer partout la voie du bonheur ».

donc elle peut aussi bien se donner du plaisir qu'en recevoir, de sorte que la seule limite à son bonheur voluptueux sera ou bien ses propres contraintes d'organisation psychosomatique, ou bien des contraintes socioculturelles venues de l'environnement ambiant.

Dans les deux cas, précise souvent La Mettrie, les sentiments auxquels l'homme tend le plus à aspirer, c'est-à-dire ces douces impressions de calme, de plaisir, d'enchantement et de bonheur, sont fondamentalement involontaires<sup>23</sup>. L'homme aspire au bonheur, mais le peut-il ? – c'est *la* question. Malgré le fait que sa définition du bonheur, pourrait-on dire, semble appartenir de naissance à tout un chacun, le Malouin précise que ce n'est pas tout le monde, indépendamment de son mode de vie et de sa constitution psychophysique, qui est susceptible d'atteindre le vécu total de la volupté. L'organisation et l'éducation de l'homme déterminent malgré lui la qualité des plaisirs qu'il pourra effectivement atteindre tout au long de son existence, et elles le font par le biais de l'imagination. En effet, comme on l'a vu précédemment, c'est elle, l'imagination, qui titille pour ainsi dire l'intensité vécue de la perception sensorielle, à savoir si oui ou non ce que les sens perçoivent sera perçu de manière à ce que celui ou celle qui est en train de percevoir en retire un grand plaisir, une excitation nerveuse, émotionnelle, idéelle, consciente<sup>24</sup>.

La raison en est fort simple : plus notre imagination s'active, plus elle s'investit de liquides nerveux (esprits animaux) en mouvement, et mieux nous explorons l'essence et la nature intimes de la volupté. Entre l'imagination, donc, la sensation, la conscience et la perception du monde, l'influence est très puissante de la part de la première sur les trois autres, car en plus de les colorer à sa façon, elle en organise les informations et en intensifie ou en diminue le vécu

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 277 : « [...] un sot connaît à peine le plaisir [...] Ses nerfs cependant peuvent entrer en convulsion depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds ; mais comme ils sont engourdis et difficiles à remuer à leur origine [dans le cerveau], jamais, et cela faute d'imagination, ils ne goûteront la volupté ».

perceptuel<sup>25</sup>. Il est à noter que lorsque j'écris « imagination », je ne songe pas à « vouloir imaginer » mais plutôt à la capacité effective d'imaginer : l'on dira de tel esprit borné, par exemple, qu'il a une imagination très pauvre, tandis que son ami schizophrène nous fascinera par son imagination torrentielle. Mais l'imagination, pour La Mettrie, se lie de sympathie fonctionnelle avec les nerfs, les muscles et l'organisme dans son entier, par un processus que notre médecin comprend comme un certain dynamisme des fluides biologiques qui sillonnent le long des conduits nerveux du corps humain :

Pourquoi la vue ou la simple idée d'une belle femme nous cause-t-elle des mouvements et des désirs si singuliers ? Ce qui se passe alors dans certains organes vient-il de la nature même de ces organes ? Point du tout, mais du commerce et de l'espèce de sympathie de ces muscles avec l'imagination. [...]

et comment cela, si ce n'est par le désordre et le tumulte du sang et des esprits qui galopent avec une promptitude extraordinaire et vont gonfler les corps caverneux ?<sup>26</sup>

La solution lamettrienne au *mind body problem* porterait donc, entre autres, à la découverte d'un pont psychosomatique reliant l'imagination « mentale » aux fluides « corporels ». Le désir sexuel, dans tous les cas, représente la preuve *per se* du transfert de l'imaginaire jusque dans les « corps caverneux », le sang et les esprits animaux. Or que le mouvement du sang et des forces (esprits) dynamiques qui le constituent se branche aux réseaux nerveux du corps humain, et que cette « connexion » se fasse par l'intensité imaginative du vécu perceptuel, cela est maintenant établi, mais seulement à titre de pure potentialité. Et en vue de nommer cette potentialité humaine qui peut ou ne peut pas se développer, tout dépendant des conditions où elle tentera de le faire, et après avoir conclu que l'objet propre de chaque modalité sensorielle est l'expérience du plaisir, La Mettrie confirme

---

<sup>25</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « L'Homme-Machine », dans *Œuvres philosophiques*, p. 58.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 73.

l'existence d'un *sixième sens* auquel les cinq autres participent en percevant le plaisir, afin que ce sens « imprime véritablement dans l'âme des sensations tout à fait particulières, infiniment profondes, plus vives, plus exquisés que toutes celles qui nous viennent par les autres organes<sup>27</sup> ». La volupté, comme les plaisirs qui y portent, possède donc elle aussi sa propre modalité sensorielle - le sixième sens - lequel consiste en un mélange d'imagination nerveuse et d'expansion de l'expérience fluide de la perception. Ce sixième sens peut aussi bien renverser le règne pesant et restreint de la raison que prendre les gouvernes de la volonté humaine :

Mais quelle bizarre contradiction a fait appeler *noble* et *honteux* le plus merveilleux de nos organes, celui à qui nous devons notre existence et notre bonheur, un sens enfin, dont telle est la puissance immortelle, que la raison, cette veine et fière déesse, rangée sous son empire au niveau de ses égaux, n'est enfin, comme les autres sens, que l'heureuse esclave de ses plaisirs<sup>28</sup>.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul passage où La Mettrie se permet de rabaisser la raison en tant qu'elle restreint l'ambition de l'expérience sensorielle<sup>29</sup>. Ainsi toute la machine est naturellement portée au plaisir, qui la constitue et l'organise de fond en comble, de même que plus les cinq sens accompagneront leurs perceptions des plaisirs de l'imagination, et plus ils invoqueront l'usage organique du sixième sens de la volupté. Tout ce que La Mettrie écrit sur les plaisirs, la volupté et l'expansion sensorielle de l'âme, concerne cependant l'homme en tant qu'individu ; mais l'homme, n'est-ce pas, vit d'ordinaire en société, et de l'individuel au général, la question des

---

<sup>27</sup> Julien Offray de LA METTRIE « La Volupté », dans *Œuvres philosophiques*, p. 289.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>29</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Le Système d'Épicure », dans *Œuvres philosophiques*, p. 240 : « Laissons là *cette fière raison, dont on fait tant de bruit*. Pour la détruire, il n'est pas besoin de recourir au délire, à la fièvre, à la rage, à tout miasme empoisonné introduit dans les veines par la plus petite sorte d'inoculation : *un peu de vin la trouble, un enfant la séduit*. À force de raison, on parvient à faire peu de cas de la raison. C'est un ressort qui se détraque comme un autre, et même plus facilement ».

plaisirs prend certainement une tournure socio-éthique qu'il conviendra maintenant d'analyser, puisque l'existence de la collectivité, par l'éducation et par la loi, délimite nécessairement, comme nous allons le démontrer, le champ perceptuel à l'intérieur duquel chaque individu expérimente le monde sensible. Je propose donc que nous allions encore plus loin dans la constatation lamettrienne selon laquelle le moralisme éducationnel étouffe plus souvent qu'autrement les potentialités de la volupté, élevée au rang de sens fondamental pour l'espèce humaine.

## **5 L'éducation des remords versus l'art de jouir, ou comment freiner le bonheur**

Si c'est à la qualité du vécu perceptuel que le Malouin associe la fonction de l'imaginaire, et si la qualité du vécu perceptuel change de personne en personne, ne faut-il pas y voir que le vécu perceptuel est donné à tout un chacun dès sa naissance, tandis le pouvoir de l'imagination et la profondeur de l'expérience qui en découle ne vont pas nécessairement de soi, et varient d'un individu à l'autre ? L'activation du sixième sens de la volupté euphorisante ne dépend pas que de notre bon vouloir, mais aussi, bien sûr, de notre organisation biophysique, et surtout de la formation éducationnelle plus ou moins imposée à notre capacité de percevoir. En tant que principe organisationnel qui structure les limites du vécu perceptuel de chacun, l'élevage socio-culturel et moralisant de l'imagination et de la vie sensitive se trouve d'ailleurs souvent pointé du doigt par La Mettrie comme le principal responsable des malheurs de la société. Si vous modelez l'imagination selon un schéma préexistant d'interdits et de permissions, alors vous structurez le système perceptuel, vous maîtrisez le développement du cerveau, vous formez les capacités intellectuelles, et vous orientez étroitement la conduite quotidienne des individus : c'est le rôle de la morale et de la bienséance civilisée du bien et du mal, du crime et de la vertu, du méchant et du bon, du vicieux et du pur, *et cetera*. En particulier, la question des

remords devient primordiale car selon les observations médicales du Malouin, ce sont eux qui opposent l'expérience organique potentiellement illimitée du plaisir voluptueux à l'expérience sociale limitée de la bienséance morale.

Bien entendu, même en se conformant à ce que l'éducation a voulu intégrer à notre nature agissante - un authentique système pénal psychoaffectif - le bonheur nous est encore au moins possible, mais, précise La Mettrie, « par là on s'abstient souvent de ce qui fait plaisir, de ce que demande la Nature<sup>30</sup> », à savoir la satisfaction complète des pulsions bio-sexuelles de la machine, et de son fort besoin d'aimer, de désirer et de sentir en conséquence. Sans que nulle part notre auteur ne le précise comme tel, aussi clairement qu'on le pourrait faire aujourd'hui, il est tout de même tentant de mettre en opposition l'importance du plaisir pour l'organisation de la machine, avec l'existence des remords qui tentent de freiner la libre circulation de nos penchants naturels au plaisir. Du moins, La Mettrie semble de toute évidence avoir vu dans les remords la raison principale du malheur des hommes, à cause de leur fonction d'empêchement d'être soi-même jusqu'au bout, c'est-à-dire d'assumer ce que nous sommes, ce que nous aimons et ce que nous désirons en tout temps. Au lieu de cette issue heureuse, les remords hantent les désirs et les amours les plus secrets de la vie psychoaffective des hommes ; et leur hantise, à la manière d'un venin, infecte parfois l'avant, le pendant et l'après de l'agir bio-pulsionnel. En bon thérapeute des troubles de l'âme, notre médecin propose donc d'extirper les remords en les expliquant<sup>31</sup>, afin, peut-être, d'en démontrer l'inutilité ravageuse au quotidien. Ce faisant, il retrace l'origine des remords jusqu'à l'enfance, où l'éducation morale asexuée tente de prendre la place de l'organisme érotisé au naturel, ce à quoi la machine tôt ou tard répond par une déformation organisationnelle plus ou moins constante d'elle-même.

C'est que l'organisation de la machine, à sa naissance et tout au long de ses premières années de vie, est très incertaine et fragile, et

---

<sup>30</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Discours sur le Bonheur », dans *Œuvres philosophiques*, p. 297.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 298.

donc particulièrement perméable aux instructions, voire aux intrusions de l'éducation morale dont elle se surprend sans cesse entourée. Les parents, les éducateurs, les religieux et les conformismes de la société, peu à peu, prennent en un certain sens le dessus sur l'élan spontané de la vie qui cherche à s'auto-satisfaire, et ils surajoutent ainsi des remords, de la honte, des regrets, des hésitations et de l'ambivalence psychoaffective à une machine qui ne demande après tout qu'à jouir, au sens fort du terme. En effet, les remords ne se forment-ils pas à l'enfance, à la période de la découverte sexuelle de soi, plus précisément lorsque le développement de l'enfant, encore influençable, se laisse naïvement bercer par une morale sociale qui vient freiner le crime contre-nature que représente la tendresse sexuelle entre petits enfants ? Dans un cerveau d'enfant sans expérience, une « cire molle » écrit La Mettrie<sup>32</sup>, s'impriment tous les préceptes moraux au sujet de ce qu'il faut faire et ne pas faire en société, et soit il s'y conditionne de part en part, soit il s'en fait une seconde nature plus ou moins efficace, soit il les rejette complètement. Cette dernière option reste quand même réservée à ces heureux qui, soit par philosophie, soit sans trop savoir pourquoi, trouvent toujours le bonheur à même leur organisation, alors que, comme le remarque le médecin Malouin, énormément d'individus souffrent d'insatisfaction chronique due aux remords<sup>33</sup>.

Voilà ce qui le pousse à conclure que l'homme « porte ainsi en soi-même le plus grand de ses ennemis<sup>34</sup> », comme si s'étant dédoublé, d'un côté il se comportait conformément aux poussées et aux demandes de sa machine fonctionnelle, tandis que de l'autre il jugeait et condamnait la nature même de ses actes. Rappelons qu'à un autre moment de *La Volupté*, La Mettrie admet volontiers que l'homme « porte en soi le germe de son propre bonheur avec la volupté<sup>35</sup> ». Contradiction ? Pas du tout. Son analyse du malheur humain stipule

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 327 : « Faute de s'y livrer, combien de nuages et de mécontentements s'élèvent dans l'âme, que la volupté seule peut dissiper ? »

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 309.

<sup>35</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « La Volupté », dans *Œuvres philosophiques*, p. 284.



tout simplement qu'il y a à la fois, dans l'homme, originairement la loi du plaisir avec laquelle la machine humaine vient au monde en tendant au bonheur, et secondairement les ennemis idéologiques de cette loi, vous l'aurez deviné – les remords. Lorsqu'il pose ainsi le conflit entre la morale civile et le développement sensori-hédoniste de l'enfant (remord vs pulsion), le Malouin semble penser en psychanalyste avant la lettre, en admettant que les remords sont, en quelque sorte, l'expression psychoaffective d'un refoulement libidinal<sup>36</sup>.

En un sens, pour le dire simplement, la loi naturelle et physique de l'homme correspond au désir du plaisir et de la volupté, tandis que la loi morale, idéal de l'homme, s'exprime dans les règles de la société, dans la répression des criminels, et dans l'opposition classique en théologie politique du mal moral et du bien moral. Et ce système dans son entier présuppose, pour exister, l'efficacité des remords contre les penchants naturels qui mèneraient, de près ou de loin, au crime et au mal. Le point de vue du médecin naturaliste donne cependant son accord total à la loi de la quête du plaisir – et par le fait même aux penchants naturels qui peuvent mener à la criminalité - car cette loi s'enracine depuis la naissance dans l'organisation psychosomatique de tout individu humain, alors que la loi morale a été inventée exclusivement pour assurer l'ordre politique et social en contrôlant l'imagination et le vécu perceptuel des « citoyens libres ». C'est pourquoi la loi du plaisir souvent contrevient à la loi morale à bien des égards, tout comme la loi morale contredit en l'ignorant la loi du plaisir. De plus, si l'on prend seulement en compte le degré d'intensité de plaisir ressenti par tel homme qui contrevient à la loi de son pays, plus celui-ci est élevé et satisfaisant et plus son « crime » est par conséquent sinon légitimé, du moins pardonné par le fonctionnement de la Nature vivante. Or La Mettrie n'écrit-il pas qu'il veut confier la justice aux médecins plus qu'aux juges ?

---

<sup>36</sup>Dans *La Volupté*, La Mettrie écrit plutôt, p. 277, que les remords viennent « étouffer les dons de la Nature » [dons au sens de plaisir], mais entre étouffer et refouler la sensation de plaisir, la différence paraît minime, sinon nulle.

## 6 La loi du plaisir comme principe de justice, ou l'échec du moralisme déontologique

En l'absence de ce dédoublement de soi en pensée morale et en organisme pulsionnel, il n'y aurait plus d'empêchement de passer à l'acte, qu'importe si, en tout état de cause, passer à l'acte pour tel homme consistera à choquer les juges et la police du pays où, comble de malheur, il sera né malgré lui<sup>37</sup>. Le crime, pris pour ce qu'il est organiquement, est toujours un passage à l'acte, que celui-ci se fasse dans la honte, dans le secret le plus absolu ou dans les plaisirs de la *machina in actu*. Si donc passage à l'acte il y a, même en présence de l'éducation morale, c'est que celle-ci peut être infiltrée et relativisée. Par conséquent, même dédoublé, l'homme passe à l'acte sous le regard imposant de sa part d'être moral, et il commet de tout son être ce que l'échafaud et la pendaison lui interdisent. Cela prouve concrètement que l'éducation n'a pas de prise absolue sur l'organisation de base des désirs de la machine, mais qu'elle se situe et agit quelque part en périphérie, lieu abstrait à partir duquel elle lance ses accusations venimeuses, tout en rejetant la recherche du plaisir comme moralement criminelle et honteuse. La théologie chrétienne retourne même aux débuts de l'humanité, en compagnie du couple sexué d'Adam et Ève, avec pour objectif d'expliquer le péché originel, la source du mal et l'existence criminelle des hommes. Or pour La Mettrie, le seul véritable crime est d'ignorer et d'étouffer la loi du plaisir ! L'homme ne fait qu'agir nécessairement, selon la structure de ses pulsions bio-sexuelles, et en tout et pour tout, ce qu'il fait de mal, il ne le fait pas en connaissance de cause, puisque la cause de son comportement se situe au-delà de toute pensée, même éthico-déontologique<sup>38</sup>. La cause du crime est pulsionnelle, organique, biopsychologique : une autre raison, comme nous l'avons mentionné plus tôt, pour que la justice soit confiée aux médecins naturalistes.

---

<sup>37</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Discours sur le Bonheur », dans *Œuvres philosophiques*, p. 310.

<sup>38</sup> Ann THOMSON, « La Mettrie ou la machine infernale », *Corpus*, n° 5/6, 1987, p. 23.

La Mettrie, qui semble être conscient de la portée amoraliste de ses avancements théoriques en ce qui a trait à l'organisation du corps humain, veut mettre en garde ses ennemis contre une de leurs angoisses les plus persistantes, et aussi l'une des plus absurdes, laquelle peut se résumer ainsi : sans les remords, tous les freins disparaissent et la société court à sa ruine ! Pour adoucir une peur, il suffit d'en démontrer l'absurdité. Or nous venons tout juste de prouver, par l'expérience de la vie quotidienne, la parfaite inutilité des remords contre le crime : quiconque doit faire telle chose pour vivre son plaisir, le fera même empreint de honte et menacé de mort. Si les remords n'améliorent ni n'empirent l'existence du crime, alors qu'ils soient présents ou non dans la conscience des hommes ne devrait pas trop effrayer ou les partisans de leur présence, ou les partisans de leur absence, puisqu'ils ne changent rien<sup>39</sup>. Ce qui, par-dessus tout, pèse en la faveur de l'absence des remords, ce n'est plus une visée ou morale ou immorale, mais plutôt le plein épanouissement du bonheur des hommes lors de leur séjour terrestre. Encore une fois, La Mettrie se prononce en sa qualité de médecin hédoniste, et préfère situer son propos en faveur du bonheur humain au lieu de se perdre à vouloir changer la nature de l'homme par des moyens éthiques condamnés à n'être que superficiels.

En tant qu'il juge de la société humaine, le philosophe doit donc savoir à quel point les polarités humaines sont à tout moment, en tout lieu, pour ainsi dire toujours complémentaires et jamais seulement posées l'une en face de l'autre comme deux points s'excluant mutuellement<sup>40</sup>. C'est tout comme si le noir n'allait jamais sans le blanc et vice versa ; les contraires ne sont pas si contraires qu'on le croit d'ordinaire et se touchent très souvent pour ne pas dire toujours, du fait qu'ils émergent de la même source - la machine elle-même. Au sein de l'organisme humain, « dans l'homme<sup>41</sup> » écrit

---

<sup>39</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Discours sur le Bonheur », dans *Œuvres philosophiques*, p. 311.

<sup>40</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Le Système d'Épicure », dans *Œuvres philosophiques*, p. 244.

<sup>41</sup> *Id.*

La Mettrie, folie et sagesse se frôlent, instinct et raison se côtoient, vice et vertu s'interpénètrent, et cela sans que l'humanité n'y puisse rien puisqu'elle en est constituée. En ce sens, l'être humain singulier contient en lui-même l'ensemble potentiel de ce que l'humanité peut devenir, quelles inclinaisons circonstancielles et éducationnelles l'emporteront plus ou moins sur son organisation, qui sera et bonne et mauvaise, et intelligente et idiote, et complètement folle et géniale à l'extrême, la nature de l'homme étant de diverger. Il n'y a pas d'opposition absolue, mais seulement des degrés de bonté et de vice, des degrés d'intelligence et d'imbécillité, des degrés de folie et de sagesse. Et tout se mélange comme au centre de l'organisation biophysique, à l'intérieur des mouvements liquides de l'imagination.

Par exemple, selon tel rapport, un homme sera le plus sage de son époque, alors que selon un autre rapport, l'on verra en lui le pire des imbéciles. De la même façon, tout comme le voleur arrêté par la police sera, sous l'égide restreint de la loi, un criminel de plus à punir, si l'on prend en compte le pourquoi de ses gestes, nous découvrirons peut-être sa famille mourante de faim, elle qui dépendait de son vice pour mener une vie au moins comblée de ce qu'il faut pour se nourrir. Ce genre de raisonnement semble conduire La Mettrie à refuser au moralisme son noyau dur, ce à partir de quoi tout son système se tient, c'est-à-dire l'opposition irréversible des extrêmes comportementaux : ou tu es coupable, ou tu es non coupable, mais la jonction de ces deux états d'être reste vouée à l'impossible. Nous récompensons les gentils et punissons les méchants, et ainsi va la vie ; mais comment, de surcroît, pourrions-nous simultanément récompenser à moitié et punir à moitié un homme mi-gentil mi-méchant, demandent la loi et ses policiers ? Le moralisme social ne s'encombre pas de telles subtilités et sépare *a priori* les domaines du bien et ceux du mal, délimitant par conséquent deux types d'hommes contraires, l'homme bon et l'homme méchant, le premier comblé de paix, le second voué à la prison ou à la mort.

Mais observer en physicien<sup>42</sup>, c'est ramener les gestes commis par

---

<sup>42</sup>*Id.*

l'homme à la nécessité de sa situation biophysique actuelle ; pour revenir à notre situation de vol, nécessairement le voleur dont il a été question plus haut doit survivre et nourrir sa famille. Or l'on peut très bien imaginer, pour les besoins de la cause, que les emplois manquent à ses compétences naturelles, qu'il est né d'une famille pour qui travailler n'allait pas de soi, qu'il a toujours connu l'extrême pauvreté et la faim continuelle, et qu'à la longue, le vol est devenu pour lui un moyen sûr de tenir en ordre la fragilité de ses proches les plus chers. Dans ce cas la question à se poser ne serait pas : *mais pourquoi vole-t-il donc, en sachant qu'il s'agit là d'un acte illégal selon la loi morale ?* - non, la question serait plutôt : *mais comment, dans cette situation précise où il se trouve malgré lui, un homme ne pourrait-il pas, en dépit de la loi, en venir à voler pour vivre ?* Le regard du biophysicien ne juge donc pas uniquement selon les prérogatives de la loi, c'est-à-dire qu'il ne se place pas d'emblée, tel un tribunal de la justice par exemple, de connivence avec elle, mais il observe ce qui, chez le criminel, à partir de lui, le mène à transgresser la loi. Et dans tous les cas, il remarque combien le criminel n'avait pas tant le choix qu'on le croit, qu'il agissait sous des impulsions qui dépassent en vécu organique tout ce que l'interdiction idéale pensée par la loi peut signifier pour lui : le corps parle, pour ainsi dire, avant que le sens de ses mots ne soit défini.

## **7 La nécessité d'un amoralisme, suivi de quelques considérations sur les Lumières**

« Quand on considère seulement que, toutes choses égales, les uns sont plus sujets aux remords que les autres, et qu'ils changent et varient avec l'éducation<sup>43</sup> », il est tout à fait cohérent d'en tirer la conclusion qu'il n'existe pas, en soi et dans l'absolu, de lois mo-

---

<sup>43</sup> Julien Offray de La Mettrie, « Discours sur le Bonheur », dans *Œuvres philosophiques*, p. 311.

rales au sein de l'organisme machinal<sup>44</sup>. Les époques et les lieux nous offrent de même un spectacle d'une variété inouïe, que La Mettrie se plaît à citer, en ce qui concerne ce que les hommes ont daigné appeler honorable, vertueux et bon. La variabilité constante des notions de bien et de justice, par conséquent, annulent et l'essence du bien et l'essence du mal, lesquelles n'existent nulle part sauf dans l'esprit torturé des hommes qui tentent de catégoriser le sixième sens humain. La vertu moralisante, en fait, n'est qu'un « oiseau sur la branche, toujours prêt à s'envoler<sup>45</sup> », c'est-à-dire que l'on ne peut ni compter sur elle, ni toujours savoir où elle se trouve quand nous en aurions le plus besoin. Elle est un concept, une idée, un des nombreux produits socio-culturels de l'imaginaire, mais sans elle toute structure étatique autoritaire s'écroulerait.

D'ailleurs, ainsi que le remarque La Mettrie, « par rapport à la félicité, le bien et le mal sont en soi fort indifférents<sup>46</sup> », justement parce qu'ils n'ont pas la force suffisante pour déterminer la quantité et la qualité du plaisir ressenti (félicité = volupté), et parce qu'ils en proscrivent au contraire l'importance biophysique au quotidien. Le raisonnement moral, si on le considère du point de vue de la volupté sensorielle, revient environ à celui-ci : *même si* cela te donne beaucoup de plaisir, *même si* tu en deviens obsédé quand tu l'évites, *même si* d'en être obsédé te rend malheureux et rongé de mal-être, *tu dois aller contre cela qui te fait plaisir*, rester vertueux et châtrer en toi-même la source de ton vice. Le plaisir, selon l'éthique antithétique du bien et du mal, est ainsi mis en sourdine tant souvent il engendre malgré lui le mal bien plus que le bien. Or la félicité terrestre, car n'oublions pas que La Mettrie rejette les fables chrétiennes de la vie heureuse après la mort, réside uniquement dans le plaisir d'être ce que nous sommes et ce que nous désirons. Et si un criminel vit le plaisir d'être selon ce qu'il est et selon ce qu'il désire, sans souffrir

---

<sup>44</sup> Ann Thomson, « Introduction » dans *De la Volupté*, Paris, Éditions Desjonquères, 1996, p. 10.

<sup>45</sup> Julien Offray de LA METTRIE, « Discours sur le Bonheur », dans *Œuvres philosophiques* p. 312.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 314.

des remords que seule son éducation aura tentée d'allumer dans son cœur, il filera un parfait bonheur sans d'autres entraves que celles de la société qui cherchera à l'emprisonner ou à l'exécuter. Il faut voir comment La Mettrie s'adresse aux criminels, presque avec tendresse, pour enfin découvrir qu'il ne les envie pas, ni ne les plaint par ailleurs :

Ô toi, criminel, qu'on appelle communément malheureux, et qui l'est en effet vis-à-vis de la société, devant toi-même tu peux donc être tranquille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par la réflexion (si elle en a la force), ou par des habitudes contraires, beaucoup plus puissantes<sup>47</sup>.

Mais si tu veux vivre, prends-y garde, la politique n'est pas si commode que ma philosophie. La justice est sa fille, les bourreaux et les polices sont à ses ordres : crains-les plus que ta conscience et les dieux<sup>48</sup>.

Je ne te dis au reste que ce que tu te conseilles à toi-même et ce que tu fais. Je perdrais mon temps et ma peine à prendre un autre ton : parler de tempérance à un débauché, c'est parler d'humanité à un tyran<sup>49</sup>.

Pour conclure, le criminel, selon La Mettrie, contrarie plus souvent la loi par nécessité intérieure que par choix délibéré ; plus forts que lui, et de fait plus automatiques que sa volonté propre, l'organique et ses mouvements, le pulsionnel et ses équilibres, la structure interne de ses besoins d'euphorie, enfin tout cela colore l'orientation spécifique de son comportement, voire même de sa consistance intello-mentale. Si les sensations, les émotions, les sentiments, les désirs et l'intelligence d'un homme tirent dans un sens, ce n'est certainement pas une seule idée morale qui les en arrêtera ! En tout les plaisirs le tentent, et sa passion d'aimer oriente systématiquement sa relation sensori-hédoniste au monde extérieur qu'il habite. Ses choix, ses goûts et ses

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 330.

décisions, même s'il peut tenter de les définir à l'intérieur de sa *Weltanschauung* particulière, en dernière analyse se rapportent toujours à l'organisation structurelle de son eros gros de volupté. C'est en ce sens qu'il est un être humain, semblable sur ce point précis à toutes les autres machines vivantes.

L'on peut mieux comprendre, au moins peut-être en partie, ce qui a pu choquer la bienséance morale coutumière et les tabous sexuels de l'époque où le Malouin rédigea l'entièreté de son œuvre. Pourtant reconnues pour ses aspirations révolutionnaires, la période des Lumières, en philosophie, n'avait jamais envisagé, avant La Mettrie, une explication essentiellement sexologique de l'être humain. Pour éviter tout anachronisme, précisons que la sexologie, en tant que science, étudie les aspects psychologiques, physiologiques, médicaux, sociaux et culturels de la sexualité. Or c'est précisément ce que fait La Mettrie dans *L'Art de Jouir* et *La Volupté* et assez souvent dans le *Discours sur le Bonheur* ; j'ai donc voulu montrer avec cette étude le rôle de précurseur qu'a pu tenir Julien Offray de La Mettrie dans l'émergence des développements primitifs de cette science. Son originalité tient au fait que se situant quelque part entre philosophie et médecine, psychologie et biophysique, poésie et essai scientifique, il soit arrivé à constater très explicitement l'importance fondamentale du sixième sens voluptueux pour l'évolution comporte-mentale et idéo-mentale des enfants, adolescents et adultes de ce monde, au-delà ou en-deçà de toute conception idéologique morale travestissant plus la Nature qu'elle ne la comprend.

Avec tous les débats médiatiques actuels sur l'hypersexualisation décriée des enfants occidentaux de notre époque, je doute que La Mettrie ne puisse être, encore aujourd'hui, le bienvenu sur cette question en particulier ; cependant, sa franchise d'observation du comportement humain rappelle les débuts de la théorie sexuelle freudienne (1905), et nous ne devons pas oublier que de placer le désir érotique au fondement de l'économie biophysique fonctionnelle de l'être humain ne devait pas plus aller de soi au XVIIIe siècle qu'il ne va de soi, de nos jours, de l'affirmer. Plus médecin philosophe que philosophe médecin, sans doute, mais aussi beaucoup plus physicien



naturaliste que simple vulgarisateur ou traducteur, cet énigmatique personnage de la philosophie aura pu commencer son exploration jusqu'aux ressorts secrets de l'homme-machine, où il découvrit une véritable force organisationnelle d'attraction exercée par les plaisirs sur le bonheur humain, force trop souvent dédoublée, malheureusement, d'une contre-force répulsive incarnée par les remords de la pensée et par les lois de la société. Comme on le devine, je me permets donc d'affirmer, sans l'ombre d'un doute, que la question des plaisirs a fortement déterminé l'amoralisme dont La Mettrie a été, à tort et à travers, accusé tant sur le tard de sa vie que de manière posthume. Ces accusations, à mon sens, dénotent une attitude réactionnaire et rétrograde qu'il est bon, encore aujourd'hui, de remettre à sa place.

#### BIBLIOGRAPHIE

- LA METTRIE, Julien Offray de, *Œuvres philosophiques*, Paris, Coda, 2004, 425 p.
- SKRZYPEK, Marian, « La Mettrie et la religion du médecin », dans *Corpus*, n° 5/6, 1987, p. 63-81.
- THOMSON, Ann, *De la Volupté*, Paris, Éditions Desjonquères, 1996, 200 p.
- THOMSON, Ann, « La Mettrie ou la machine infernale », dans *Corpus*, n° 5/6, 1987, p. 15-26.
- VARTANIAN, Aram, « La Mettrie et la science », dans *Corpus*, n° 5/6, 1987, p. 53-61.

